

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 19

Artikel: Bassiner
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les noms de famille et le patois

Ce n'est guère que vers le 16^e siècle qu'on a généralisé les noms de famille de la bourgeoisie, qui ne possédait jusque-là que des prénoms et des sobriquets.

Aucune règle fixe n'a présidé à ce travail. Les uns ont conservé comme nom de famille, leur nom de baptême ou celui de leur père, ainsi les *Jacques*, *Louis*, *Georges*, *David*, *Guillaume*, *Simon*, *Vincent*, *Laurent*, *Martin*, *Michel*, *Clément*, *André*, etc., etc.

D'autres ont été appelés du nom de leur lieu d'origine, comme les *Dapples*, les *Dormond*, les *De Coppet*, les *Deleysin*, les *Besançon*, etc.

Il y a trois ou quatre siècles, les mutations de commune à commune étaient très peu nombreuses et l'arrivée d'un étranger dans un village était presque un événement. Or si cet étranger s'appelait Pierre, on ajoutait à ce nom, pour le distinguer de ses autres homonymes, celui de l'endroit d'où il venait. Et l'état civil a confirmé ces appellations.

Enfin, (et c'est ici que commence notre travail) on a changé en noms de famille, le nom du lieu d'habitation, de la charge ou de l'emploi qu'on occupait, du métier qu'on professait, et dans bon nombre de cas, le sobriquet, quelque bizarre qu'il fût a été conservé. Les qualités aussi bien que les difformités physiques et morales de l'homme ont été souvent une cause déterminante pour le choix du nom. Il en est de même de la couleur des cheveux, de la hauteur ou de l'exiguïté de la taille.

La plupart des noms étaient patois dans l'origine; beaucoup ont été francisés dès lors, mais il en reste encore une assez grande quantité dont on ne retrouve la signification que dans notre patois ou les langues qui l'ont formé.

Dans les recherches que nous avons faites à cet égard, il faut faire une large part à l'éclectisme ou à la fantaisie, aussi n'avons nous aucune prétention à la science ou à l'infailibilité. Ce que nous vous offrons, chers lecteurs, n'est qu'une simple constatation de la ressemblance qui existe entre certains mots patois et quelques noms de famille de notre pays.

Mais quelque modeste que soit notre but, quelque superficielle que soit notre étude, nous prions les personnes dont le nom sera mis en scène de nous pardonner notre indiscretion.

Qu'elles nous permettent de prendre encore le patois à témoin pendant qu'il est debout, car bientôt il aura succombé dans la lutte inégale qu'il soutient contre le français.

Ceux qui voyagent dans les pays de langue allemande sont frappés de la quantité de personnes qui s'appellent *Schmidt*, *Muller* ou *Bäker*, c'est-à-dire en français *Maréchal*, *Meunier* ou *Boulangier*. Chez nous, ces noms sont aussi très répandus. Le métier de maréchal a toujours été de beaucoup le plus commun, — chaque village avait le sien, et il est naturel que lorsqu'on a appelé les hommes du nom de leur métier, il s'en soit trouvé un grand nombre de ce nom-là.

Maréchal se dit en patois de deux manières différentes; dans la plupart des localités on dit: on *martsau*, mais on dit aussi dans quelques villages des Alpes et du Gros de Vaud: on *favre*, on *favro* ou on *favra*, et cette expression qui est beaucoup plus ancienne que *martsau*, signifie d'une manière plus générale l'ouvrier travaillant le fer.

D'où il résulte que sans faire de grands efforts d'imagination on peut faire dériver des différents mots dont on se sert pour dire maréchal les cinq noms de famille suivants: *Maréchaux*, *Favre*, *Favrod*, *Favrat* et *Fabre*. Ce dernier est la traduction à peu près littérale du nom latin. Le nom de *Favre* est certainement l'un des plus répandus dans le canton de Vaud, et bon nombre de communes comptent des bourgeois de ce nom-là.

J'ai parlé tout à l'heure de Meunier; c'est monnai en patois, d'où viendraient les noms de *Monney*, *Monay*; *Monnet* en est peut-être une altération; puis il y a les diminutifs, *Monneron*, *Monnairon*, *Monnerat* et *Monachon*, qui signifient petit meunier.

Autrefois il y avait très peu de boulangers chez nous; en revanche, chaque localité avait son *fournier*. De là les noms de *Forney*, *Fornerod*, *Forneret* et *Fornachon*.

Chappuis et *Chapuisat* tireraient leurs noms de *tsappoui* et son diminutif *tsappouisat*, nom qu'on emploie encore aujourd'hui dans quelques lieux pour désigner le charpentier.

Tenthorey ne serait autre que le *teinturier*; *Vannay*, le *vannier*; *Patthey*, le *chiffonnier*; *Chapalay*, le *chapelier*; *Menétrey*, le *ménétrier*; *Taverney*, le *tavernier* ou le *piotier* en français vaudois.

(A suivre.) L. C.

Bassiner.

Voilà un mot que tous nos lecteurs ont entendu prononcer, mais dont l'origine est assez peu connue. La *Revue anecdotique*, dans son intéressant dictionnaire des *Familiarités françaises*, nous donne cette définition assez vague: « *Bassiner*: ennuyer, accabler quelqu'un de questions oiseuses ou indiscrètes. — *Bassin* et *bassinoire* servent à désigner un fâcheux ou un importun. » Mais cet ouvrage n'a rien ajouté touchant l'étymologie. Nous savons cependant, et c'est un genevois qui nous l'a raconté, qu'un des nombreux ateliers d'horlogerie de la ville de Genève était assidûment fréquent par un propriétaire du quartier, qui venait demander tous les jours où en étaient les travaux du bassin qu'il faisait construire dans son jardin. Il n'aurait su parler d'autre chose, et s'en allait heureux quand il avait tout dit sur son cher bassin. Cela dura aussi longtemps que l'entreprise, conduite avec une amoureuse lenteur.

Les ouvriers, lassés d'entendre ce visiteur, aussi monotone que persévérant, reçurent une impression non moins profonde que durable, et pour eux, à partir de ce moment, l'idée des choses insipides et des hommes ennuyeux fut inséparable du mot *bassin*.

Voici notre bassin qui arrive, disaient-ils, il paraît joyeux aujourd'hui nous en avons pour une heure à être *bassins*.

Ce qui donne quelque crédit à cette histoire et fait supposer que le mot est originaire de Genève, c'est qu'il y est très usité et qu'on le trouve dans le glossaire genevois de M. Jean Hunbert : « *Bassin*, homme ennuyeux, homme fatigant, homme *sciant*. »

La pipe de guerre.

I

Ceci est une guerre tout à fait personnelle, mais qui se trouve pourtant très étroitement liée à la récente histoire du monde; ou, ce qui revient à peu près au même, à l'histoire de Napoléon. Quel temps, c'était que celui-là! Chaque paysan pouvait, de la loge royale de sa propre maison, voir défiler et se mouvoir devant lui toute cette gigantesque histoire; rois et empereurs y jouaient ensemble : tantôt se montrant, tantôt disparaissant; et, le plus souvent, tout ce magnifique spectacle ne coûtait pas autre chose à ce fortuné paysan, que sa maison, sa ferme, et même aussi pourtant quelquefois sa vie. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'il en arriva à mon voisin Jeangeorges; néanmoins, je veux tout de même vous raconter son histoire dès le commencement.

C'était en 1796. Nous autres, dans cette époque de calme plat où nous vivons; nous, les enfants de cette paix maussade et contristante, quelle idée pourrions-nous nous faire des tempêtes d'alors; comment nous figurer toutes ces populations en transes continuelles dans leurs demeures; comment nous figurer tout ce genre humain incessamment sur pied, dans le seul but de chasser d'ici ou de là, celui-ci ou celui-là. A travers la Forêt-Noire on voyait alors passer tantôt les Autrichiens avec leurs vestes blanches, tantôt les Français avec leurs figures avenantes; puis les Russes à grande barbe; le tout, entremêlé de Bavaïrois, de Wurtembergeois, de Hessois de toutes les tournures. La Forêt-Noire fut de tout temps une porte ouverte pour les Français; aussi en a-t-on maintenant poussé le verrou (1).

C'était donc à tout moment des marches et des retraites, des charges et des fusillades, le tonnerre enfin; mais tellement continu, qu'on ne savait vraiment où donner de la tête, aussi arrivait-il souvent à la susdite de ne pas rester en place et d'être emportée tout à coup sans qu'elle s'y attendit. Non loin de Baisingen, s'élève au milieu de la plaine un monticule exclusivement formé de cadavres de soldats français et allemands, paisiblement étendus là les uns après des autres.

Quant à mon voisin Jeangeorges, il avait été exempté du service, bien qu'il fût un fort garçon, susceptible de bien figurer partout, et âgé de dix-neuf ans. Voici d'où cela provenait. La veille de la nocce de Wendel qui a pris femme à Empfingen, Jeangeorges chevauchait avec les autres derrière la voiture sur laquelle était montée la fiancée, avec les meubles, le coffre bleu, la quenouille et le berceau assorti tout à neuf. Jeangeorges tirait continuellement, comme un vrai diable, en mettant toujours double charge dans son pistolet. Quand le convoi arriva vers la marnière, entre l'étang, à droite, et la tuilerie, à gauche, d'où guettait Catherine, Jeangeorges tira de nouveau; mais à peine eût-on entendu la détonation qu'on entendit aussi Jeangeorges crier miséricorde. Le pistolet tomba de sa main, et lui-même fut tombé également de cheval, si son camarade Viteli ne l'eût retenu. On vit alors ce qui était arrivé. Jeangeorges s'était coupé en deux l'index de la main droite. On le descendit de cheval, chacun s'empressa désolé autour de lui. Catherine elle-même accourut de la tuilerie, plus morte que vive, quand elle vit que le doigt de Jeangeorges ne tenait plus que par la peau. Jeangeorges, lui, grinçait des dents, tant sa douleur était affreuse, et regardait fixement Catherine. On le porta chez le tûllier, puis on courut chercher le vieux Jockel de Schœubüss, fort habile dans l'art d'arrêter le sang. Un autre alla en ville chercher M. Erath, un chirurgien très en vogue. Quand le

vieux Jockel entra, chacun se tut et se retira de devant lui, formant ainsi une double haie, à travers laquelle Jockel se rendit vers le blessé, qui était étendu sur un banc près de la table. Catherine seule sortit des rangs en criant : — Pour l'amour de Dieu! Jockel, sauvez Jeangeorges! — Celui-ci ouvrit les yeux, tourna la tête vers celle qui parlait, et quand Jockel vint lui toucher la main en marmottant quelque chose, il put entendre enfin le sang couler à terre. Cela n'arriva pas précisément cette fois-ci en vertu de sa sympathie pour Jockel, mais bien ensuite d'une tout autre sympathie, c'est-à-dire, de celle qui existait entre Jeangeorges et Catherine. Car aussitôt que le malade avait entendu celle-ci parler, il s'était agité comme si le sang lui eût oppressé le cœur, et voilà pourquoi ce sang s'était remis à couler du doigt.

M. Erath arriva, et coupa le doigt. Au reste, Jeangeorges endura en vrai héros cette opération douloureuse. Comme il était déjà depuis quelque temps en fièvre, il lui sembla tout à coup qu'un ange était penché sur lui et le rafraîchissait de son haleine. Il ne se doutait pas que ce fût Catherine qui lui chassait ses mouches, et qui quelquefois se trouvait aussi fort rapprochée de son visage. Un tel rapprochement, si ce n'est même attouchement d'une main chérie, peut certainement produire sur nous un magique effet, et cet effet avait très bien pu prendre sur notre Jeangeorges la forme d'un rêve. Jeangeorges vit même en rêve une bien autre figure, dont il put à peine se souvenir au réveil, si étonnants et fugitifs sont les rêves; cette figure avait un doigt coupé à la bouche, et avec ce doigt fumait du tabac, comme si c'eût été une véritable pipe, de sorte qu'il s'en dégageait des nuages bleus en épais tourbillons.

Catherine s'inquiétait beaucoup en voyant les lèvres serrées de Jeangeorges se rouvrir et se refermer à tout moment pendant son sommeil. Au réveil, devinez ce qu'il réclama d'abord?... sa pipe. Jeangeorges avait la plus belle pipe de tout le village; or, comme cette pipe est pièce importante dans notre histoire, il est indispensable de la dépeindre avant de passer outre. C'était une tête en bois mûdré d'Ulm, dont les brunes veines marbrées formaient les plus étonnantes figures que l'on pût imaginer. Le couvercle qui était en argent, avait la forme d'un casque. Il était si blanc qu'on pouvait s'y mirer, avec cet avantage en sus, qu'on s'y voyait double, de la tête aux pieds. Par le bas, elle était garnie d'argent, et en forme de botte. Une double chaîne en argent, avec un anneau courant, y tenait par un cordon, et rattachait le court tuyau au bec long, souple et cambré. Cette pipe n'était-elle pas en effet bien belle, et Jeangeorges n'avait-il pas raison de l'aimer, comme les héros d'autrefois aimaient leurs boucliers?

La première pensée de regret qu'eut Jeangeorges à propos de la perte de son doigt, c'est qu'il lui serait désormais très difficile de charger sa pipe. Cette idée fit beaucoup rire Catherine, qui l'en gronda toutefois quelque peu. Néanmoins elle consentit à la lui charger cette fois-ci; elle alla chercher un charbon et se hasarda à aspirer elle-même deux bouffées, mais en se trémoussant aussitôt et en faisant une grimace qui annonçait pour la chose le plus complet dégoût. Quant à Jeangeorges, il ne se souvenait pas, lui, d'avoir fumé une pipe aussi savoureuse que celle que Catherine avait eue à la bouche.

Quoiqu'on fût au plus chaud de l'été, Jeangeorges avec sa blessure ne put être emporté chez lui, et dut rester chez la tuillier. Bien que ses parents vinssent le soigner là, il savait pourtant que le moment ne se ferait guère attendre où il pourrait être seul avec Catherine. Le lendemain, c'était la nocce de Maurice Wendel. Quand on sonna à l'église, Jeangeorges se mit à siffler, de son lit, l'inévitable marche nuptiale qu'on jouait alors précisément dans la rue. Après l'office la musique circula par le village en s'arrêtant devant chez toutes les belles filles, ou devant chez toutes celles qui avaient des poursuivants. Les garçons et les jeunes filles se joignaient alors à la troupe, qui devenait ainsi incessamment plus nombreuse.

(A suivre).

L. MONNET. — S. CUENOD.

(1) Les fortifications de Rastadt.